

Un accouchement n'est jamais sans douleur

Jacinthe Dupuis

Number 1, Summer 2006

Ketchup

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, J. (2006). Un accouchement n'est jamais sans douleur. *Biscuit Chinois*, (1), 48–53.



Jacinthe Dupuis

Jacinthe Dupuis est étudiante à la maîtrise en études littéraires à l'UQAM. Elle participe depuis trois ans à la revue *Main blanche* (UQAM). Elle est positive, souriante, travaillante et réfléchie. Mais lorsqu'elle écrit, elle a beaucoup de difficulté à ne pas faire mourir ses personnages dans d'atroces souffrances.

Le texte qui suit a été inspiré par les travaux de Mme Martine Delvaux, professeure au département d'études littéraires à l'UQAM sur les femmes-kamikazes et la terreur. À ce sujet, voir le texte de Mme Delvaux « Obstaré » dans *Liberté*, volume 46, numéro 4, paru en novembre 2004.

Un accouchement n'est jamais sans douleur

ELLE SE TIENT droite et silencieuse, l'œil fixé sur le faisceau de lumière qui pénètre entre les deux pans de l'épais rideau de velours. L'obscurité s'écrase et se répand dans la salle, le rideau se lève. Le projecteur se dirige sur elle, l'actrice, puisque c'est bien ce qu'elle est ce soir, une actrice, comme sur une cible. Elle devient la proie, entièrement livrée. Muette encore, elle respire par saccade, cherchant l'air à l'intérieur d'elle-même. Sortir la vie du corps et la projeter au-devant. Le public attend. Elle le fera. Ce sera le rôle de sa vie. Son propre personnage. Ce sera sa performance, son moment de gloire. Elle connaît le texte jusqu'au plus profond d'elle-même, il est écrit à même sa chair. Elle ne vit maintenant que pour lui et pourrait le crier à haute voix, mais ce serait insuffisant. Elle doit le devenir, l'incarner, l'être. Un coup de pied dans son ventre la ramène en arrière.

Souvenir d'une cabane de carton et de tissus construite au fond d'une cour boueuse. Des cris retentissent. Étendue sur le dos et ouverte, une petite fille halète et plisse le nez sous l'effort. Relevée sur ses coudes fragiles, elle se regarde le ventre, un sourire en coin. Elle mettra au monde un enfant aujourd'hui. À ses pieds, une fillette un peu plus âgée plonge entre les jambes de sa sœur, et après plusieurs

encouragements, en retire une poupée nue badigeonnée de sauce tomate, l'essuie avec une vieille serviette et la tend à la nouvelle maman, à la fois éreintée et ébahie par sa performance. Elle reçoit la poupée sale et collante et la regarde avec amour. C'est un garçon. Dans cette ville du Caucase où les hôpitaux devenaient des charniers, les corps, démembrés par les mines et éventrés par les rebelles, s'accumulaient. Innocemment, ces enfants jouaient, dans une cour terreuse, à accoucher des bébés de plastique. Les deux sœurs s'extasiaient devant chaque nouvelle vie qu'elles offraient au monde, comme pour compenser celles que des milliers de résistants perdaient tous les jours. Ensemble, elles ont accouché de centaines de poupées. Elles remplaçaient des frères, des cousins, des oncles, des amis partis un matin, et dont elles attendent encore le retour. Des dizaines de bébés garçons qui partiraient, un jour, eux aussi, défendre l'honneur d'un peuple opprimé, et qui renaîtraient encore et encore d'entre les jambes de gamines abandonnées. Plus le temps passait, plus leur théâtre s'élaborait. Elles leur arrachaient un bras, une jambe, un œil, parce que les bébés qui naissent ne sont jamais parfaits en réalité. Parfois, il y avait beaucoup de ketchup et pas de bébé. Parce que les bébés peuvent aussi s'échapper en secret en ne laissant qu'une flaque de sang et une mère désœuvrée. Et ils meurent aussi. Une fois, elles avaient fait semblant que l'une d'elles mourait en couche. Alors elles avaient joué à pleurer et avaient rajouté de la mélasse sur le ventre de la « mère » pour simuler l'opération vaine qui aurait dû sauver l'enfant mais qui n'avait fait que tuer la mère, car la vie ne gagne jamais vraiment.

À l'adolescence, elles avaient délaissé leurs vieilles poupées. Un jour, entre les jambes de la plus jeune, le ketchup avait fait place aux gouttes de sang d'un hymen sauvagement déchiré, et l'accoucheuse était devenue un soldat su-

intant et gémissant comme un porc que l'on égorge. Les cris restèrent toujours des cris, et le regard attendri d'une petite maman est devenu celui, horrifié, d'une future fille-mère dont le corps deviendrait, pour elle et pour sa propre famille, un étendard permanent de honte et de subordination. L'enfant ensanglanté que l'on extirperait d'entre ses cuisses allait laisser une tache indélébile, une culpabilité invivable d'avoir enfanté, malgré elle, l'ennemi.

L'aînée, forte, mais surtout épargnée, avait rencontré, quelques années plus tard, un homme bien et avait pu faire ses études à l'étranger. Diplômée en médecine et nouvelle immigrée française, elle donnait et redonnait la vie quotidiennement. Elle avait choisi de continuer sa mission d'antan, d'abord par amour pour la vie, mais surtout pour effacer de sa mémoire l'image obsédante de sa sœur ligotée et hurlant tandis qu'on la pénètre de force, et que par ce geste d'une atrocité sans nom, l'on tue en la forçant à mêler son sang à celui de l'adversaire.

Cette jeune sœur était demeurée captive d'un pays en guerre et d'un corps lardé de cicatrices jusqu'au plus profond de lui-même. Pour oublier son sort, elle avait décidé de jouer le jeu pour toujours, de masquer son propre destin tragique par celui, encore plus tragique, des plus grandes héroïnes. Elle se mettait à mort à chaque soir sur la scène du grand théâtre. Mais aujourd'hui, le faux sang, les costumes et le maquillage ne suffisaient plus à faire le spectacle, à faire croire quoi que ce soit au public, tellement endurci par les atrocités du quotidien qu'il en était devenu aveugle. Il faudrait donner vie à l'art, lui donner sa vie pour que la foule s'éveille et la rejoigne dans sa douleur bien réelle mais que l'on ne lui permet d'exprimer qu'à travers des voix autres que la sienne. Ce soir, elle s'offrirait elle-même

tout entière à tous les spectateurs venus pour en voir une autre souffrir. Elle ne jouera pas. Elle s'exposera.

À 8 h 12, la bombe qu'elle a avalée 25 minutes plus tôt explosera, ouvrira son ventre pour révéler le fœtus de 32 semaines qu'elle porte. Elle mettra au monde son propre corps, déjà tué une première fois dix ans plus tôt par le viol et l'humiliation. Enfin véritablement, elle se projettera sur le public pour l'accuser de son indifférence barbare. L'horreur sur laquelle il ferme les yeux quotidiennement lui sera jeté au visage, et l'éblouira de toute sa vérité. Il deviendra, l'espace d'une soirée, témoin coupable et sentira sur lui le poids du drame qu'elle porte depuis toutes ces années. Les spectateurs seront du spectacle, eux aussi, eux qui chaque soir remplissent le grand théâtre pour la voir performer, elle, dans la plus grande justesse, pour ressentir la douleur, la vérité d'Antigone, de Jocaste et d'Ophélie. Son art et elle-même s'accompliront simultanément en ce qu'il y a de plus vrai, ketchup compris.

Et pendant que dans la première rangée, un couple écla-boussé de chair sanguinolente hurle au scandale, dégoûté par la concrétisation monstrueuse d'une émotion pourtant familière mais non moins insupportable, une femme médecin, à Reims, reçoit d'une jeune patiente le cri de la poussée finale, s'unissant au dernier moment à celui d'un enfant nouveau-né, ni rédempteur ni ennemi, mais trempé de liquide rouge et pâteux, qui a été projeté dans le monde.

